

Rose Ntwenga : Laver la mémoire de Zacharie Ntiriyica injustement honni

@rib News, 30/10/08RÃ©tablir la vÃ©ritÃ© des faits. Transmission de mÃ©moire au nom de Gilbert Ntiriyica[1], TEMOIGNAGE & CONTRIBUTION A LA COMMISSION VERITEÂ Rose Ntwenga, le 29 octobre 2008Lâ€™homme le plus influent du « club des BÃ©tisseurs[2]Â » sâ€™appelait Zacharie Ntiriyica. En 1960, cÃ©est un des leaders du parti UPRONA aux cÃ´tÃ©s du p Louis Rwagasore. En 1963, il sera un des ministres importants du premier gouvernement de Pierre Ngendandumwe. Son fils Gilbert, de mon groupe dÃ©ge, a disparu, hÃ©las, trÃ©s tÃ´t. Les « gardiens de la mÃ©moireÂ » mÃ©ont transmis des faits de la vie de son pÃ©re dans le souci impÃ©rieux de rÃ©tablir en son nom la vÃ©ritÃ©. Lâ€™histoire de « la caiss machettesÂ » collÃ©e Ã son nom est un montage. CÃ©est une rumeur bien ficelÃ©e par les concepteurs du gÃ©nocide de 1994 afin dâ€™anÃ©antir toute dÃ©fense ou tout soutien IÃ©gitime. Cette rumeur reste jusquâ€™aujourdâ€™hui colportÃ©e par des Ã©crits[3]. Adulte, je me suis retrouvÃ©e Ã la fois, lâ€™une des dÃ©positaires de la mÃ©moire de Zacharie Ntiriyica et Ã mon tour poursuivie sans relÃ¢che par cette rumeur. Etre du mÃame groupe dÃ©ge que Gilbert signifiait quâ€™en cas de malheur, nous devions Ãatre en mesure de raconter le travail et les dÃ©cisions pris par nos parents respectifs. Ã Personne ne rÃ©alise Ã quel point, nos parents Hutu ont Ã©tÃ© malmenÃ©s, pourchassÃ©s sans rÃ©pit, jusquâ€™au bout de leur vie. En dix ans, ils ont, individuellement et collectivement, connu, injustement Ã plusieurs reprises la prison. Ils ont Ã©tÃ© poussÃ©s Ã la ruine sociale et Ã©conomique. Des dÃ©nigrements constants ont accompagnÃ© tous leurs faits et gestes. Chacune de leurs initiatives (de la simple organisation de la cellule familiale Ã un simple rassemblement de causerie sur la tradition ou dâ€™autres Ã©changes, etc) a Ã©tÃ© lâ€™objet dâ€™une perturbation sur le moment aussi incomprÃ©hensible que le moment du gÃ©nocide de 1972, je connaissais Ã peine Gilbert. Entre 1963 et 1974, nous nous sommes vus seulement Ã deux ou trois reprises en prÃ©sence de nos parents respectifs et leurs amis. 18 juin 1963[4], OCAF au 135-136 quartier 5. Je me souviens : Un jour Ã midi, quelques personnes Ã©taient dans le sÃ©jour. Mon pÃ©re nous avait dit de retarder le moment de passer Ã table. La silhouette haute de Zacharie Ntiriyica avait fait son entrÃ©e thÃ©Ã©trale. Dâ€™un geste ample comme pour mimer la hauteur dâ€™une mascotte Ã tenir dans le creux du bras, il avait dit : - Vous voyez, ce que jâ€™ai obtenu pour vous ! A peine assis, il sâ€™Ã©tait adressÃ© Ã lâ€™une des personnes prÃ©sentes, probablement NÃ©gre-FÃ©. [5] - Il avait rÃ©pondu la personne dâ€™une voix timide. Zacharie avait donnÃ© une mention Bien Ã la personne qui venait dâ€™expliquer son projet. Il interrogeait chacun. Le tour de mon pÃ©re Ã©tait arrivÃ© : - Je fabriquerai des briques. Zacharie lâ€™avait coupÃ©. Venansi, arrÃªte de te salir les mains ! Mon pÃ©re avait assurÃ© que ses mains ne se saliraient pas : - Lâ€™avenir de Bujumbura, cÃ©est lâ€™immobilier, avait-il dit. La ville va se construire, avait-il poursuivi. Tout le monde aura besoin de briques. Zacharie nâ€™Ã©tait pas trÃ©s convaincu par lâ€™idÃ©e dâ€™une briqueterie, persuadÃ© que lui et ses amis ne vivraient plus. Possible, avait dit mon pÃ©re. CÃ©est notre quartier. CÃ©est de lÃ que nous venons. CÃ©est de lÃ Ã que nous sommes que nous sommes aujourdâ€™hui. Et Zacharie dâ€™ajouter : - Jâ€™ai appris que vous [6] avez tenu Ã viabiliser le quartier de Kamenge. Vous y avez portÃ© lâ€™Ã©clairage. Tous les adultes avaient parlÃ© Ã Zacharie avec respect, admiration et IÃ©gÃ©ritÃ©. Crainte, soucieux de lui plaire. Ils me faisaient penser un peu, Ã lâ€™attitude que les Ã©coliers prenaient en classe, Ã lâ€™Ã©cole Stella Matutina. Ã quand Ã©tait attendue la visite de sÃ©ur Lutgardis, la directrice. 1963, quelques jours plus tard, au mÃame endroit. Un autre midi, Zacharie Ã©tait en mÃame temps que nous dans le salon. Mon pÃ©re Ã©tait arrivÃ© peu aprÃ©s. - A mon tour, Zacharie, de te parler, avait dit mon pÃ©re. Tu as beau Ãatre mon ministre, jâ€™ai quelques observations Ã prÃ©senter. Je te suis reconnaissant de mâ€™avoir nommÃ© directeur gÃ©nÃ©ral, mais franchement, je nâ€™accepte pas lâ€™idÃ©e de te Ãatre propriÃ©taire de ton logement. Ã Ã Venansi, je suis ministre. Je dirige ! Jâ€™ai des droits et dâ€™autres choses (que lâ€™Ã©tat ne comprenait pas). Je fais partie de la classe dirigeante. Ã Mon pÃ©re lui avait demandÃ© ce quâ€™il ferait en cas de dÃ©mission forcÃ©e de ses fonctions. Zacharie Ã©tait confiant. En cas de changement, il serait nommÃ© Ã un autre ministÃ©re. Tu es sÃ©r ? Moi, jâ€™estime que mon ministre, tout dirigeant quâ€™il est, doit Ãatre propriÃ©taire de son logement. Le ministre protestÃ©. - Zacharie, tu mÃ©coutes. Je tâ€™ai achetÃ© une maison Ã Kamenge. Je lâ€™ai achetÃ©e Ã un congolais pour rentrer dans son pays. Elle est en matÃ©riaux semi-durables. Elle est situÃ©e Ã lâ€™entrÃ©e du quartier, la statue de la Sainte Vierge, Ã cÃ´tÃ©. Ã Toi, qui adore prier. Zacharie avait acceptÃ© les papiers et les clÃ©s, pas de mauvaise grÃ¢ce, mais lâ€™attitude dubitatif, de quelquâ€™un qui accepte un objet futile ou un gadget obsolÃ©te. 1964, Office des citÃ©s africaines (OCAF) au 135-136. [7] Un autre jour au petit matin, le tÃ©lÃ©phone avait sonnÃ© [8]. EnsommeillÃ©e, jâ€™avais compris que mon pÃ©re avait Ã©tÃ© rÃ©pondu. Jâ€™avais Ã©tÃ© Ã©tonnÃ©ment rÃ©veillÃ©e par JosÃ©phine [9], qui rapidement levÃ©e, aussi, demandait Ã haute voix la provenance de lâ€™appel. Ã Mon pÃ©re avait citÃ© un nom, que je nâ€™avais pas entendu. CÃ©est Ã©tÃ© une des connaissances de parentÃ©s de JosÃ©phine. Elle Ã©tait presque de mauvaise humeur. Ã Ã Pourquoi cet appel si matinal ? Les enfants dorment encore. Ã Mon pÃ©re Ã©tait tout agitÃ©. La personne lâ€™invitait Ã aller voir. Un fait inouÃ© sâ€™Ã©tait produit. ContrariÃ©e Ã l'heure, JosÃ©phine avait demandÃ© dâ€™attendre quâ€™il fasse vraiment jour. Mon pÃ©re Ã©tait dÃ©jÃ dans les suites Ã de la maison. Lâ€™interlocuteur avait suggÃ©rÃ© de se rendre sur les lieux, Ã plusieurs, de prÃ©fÃ©rence avec ses amis. Le dÃ©placement, Ã peine, promettait lâ€™interlocuteur. Ils en seraient agrÃ©ablement surpris. Une histoire de pari. Je mÃ©tais rendormie, pendant longtemps. A lâ€™arrÃ©t du bus, jâ€™avais vu mon pÃ©re au volant de sa Volkswagen avec trois autres personnes dont je ne saurais dire exactement le nom. Cependant lâ€™homme assis Ã ses cÃ´tÃ©s, portait un ample boubou, dâ€™un orange foncÃ© avec des rayures noires. Surtout, son chapeau dans le mÃame tissu se rabattait sur le cÃ´tÃ©. Celui-lÃ avait retenu mon attention. Ce devait Ãatre Zacharie Ntiriyica. Ils Ã©taient passÃ©s tout prÃ©s de lâ€™arrÃ©t du bus scolaire. A mon avis, ils Ã©taient bizarres. Ils nâ€™Ã©taient pas vÃ©ritablement contents, pas joyeux non plus. Manifestement, les passagers de cette voiture Ã©taient submergÃ©s par des Ã©motions, dont personne, Ã part eux-mÃames pouvaient expliquer le dÃ©clenchement. Cette voiture Ã©tait pleine dâ€™animation et dâ€™agitation. Ã Ils nâ€™Ã©taient pas dans leur Ã©tat normal Ã cette heure du dÃ©but de matinÃ©e. Le dÃ©but du matin prenait tout son sens. La personne Ã lâ€™autre bout du fil invitait mon pÃ©re et ses amis Ã aller voir oÃ¹ avait eu lieu lâ€™accident de voiture du prince Ignace Kamatari. CÃ©est Ã©tÃ© le dÃ©but dâ€™ennuis inextricables. Le salon avait Ã©tÃ© envahi par des gens apparemment de la connaissance de JosÃ©phine, venus faire une prÃ©-enquête. Lâ€™atmosphÃ©re semblait presque amicale. Cependant, ils avaient fouillÃ© la maison et posÃ© plusieurs questions. En rÃ©alitÃ©, le dÃ©roulement de la rencontre devenait un interrogatoire Ã domicile. Finalement, la procÃ©dure de fouille et dâ€™interrogatoire nâ€™avait rien donnÃ©. Puis

des messieurs avait d'achir une feuille tirée de la série d'enveloppes rectangulaires retirées chaque semaine de la. Quelque chose d'anormal à ses yeux était écrit dessus. Mon père avait fait remarquer que cette feuille ne constituait pas une preuve contre lui. Le monsieur avait prétendu l'emmener malgré tout. L'arrestation de Zacharie, mon père, le Mahembe, Anacleit Burundi et bien d'autres personnes avait eu lieu. 1964, le procès à Kamatari. Effectivement, le procès li à l'accident du prince Ignace Kamatari prenait une autre allure. Les détenus, avaient été libérés une fois, facilement d'agacs d'une grosse accusation. Il avait été prouvé qu'ils leur arrivaient sur les lieux, le mort depuis quelques heures et qu'ils n'avaient rien à voir avec cet accident. Aussitôt, les accusateurs avaient trouvé une autre charge contre eux. Après que les accusations d'embuscade soient vite démontées, les âmes détenus se retrouvaient auteurs d'un complot contre la vie du prince. Un moment pénible les attendait. Entre-temps, le Roi, Mwami Mwambutsa IV [10] avait désigné son conseiller juridique au palais, Maître Simonian, pour s'occuper de la défense des détenus. Ce dernier avait proposé une confrontation avec les jeunes par qui venaient les accusations. Malgré l'acquiescement retentissant, Zacharie Ntiriyica sortira brisé par les fausses accusations et les mauvais traitements subis au cours de l'incarcération. Il perdait son poste de ministre et se retrouvait relégué à s'occuper des cantonniers. Le déménagement de la villa de fonction s'était organisé de manière à l'humilier encore plus. Il avait vu ce régime d'origine (Kamenge) comme une catastrophe. Il ne se voyait pas vivre de débrouillardise pleine d'inventivité dans le brouhaha joyeux des voisins congoman. Le 28 novembre 1966, l'avènement de la première république consacre la tradition orale [11] François Shishikaye est nommé chef de zone de la Cité de Kamenge. Il ne sait ni lire ni écrire. Il avait ses côtés un adjoint très discret qui rédigeait tous les papiers administratifs. Il lui faisait deux lectures à haute voix. François Shishikaye posait des questions. Ensuite, il apposait au bas de la page une signature, c'est-à-dire, un croquis simple à exécuter et reconnaissable. Cité de Kamenge en 1970 ou 1971 Un jour en rentrant au Lycée en fin de week-end alors que j'étais à hauteur de la maison du chauffeur de bus Mamera au secteur B, quelqu'un avait traversé la rue. venu à ma rencontre. C'était Zacharie Ntiriyica. La dernière fois que je l'avais vu, c'était à l'époque de son mandat en 1963 comme ministre des travaux publics. Il avait gardé son allure d'homme flamboyant, le port élégant, les gestes posément amples. Lui, aussi, avait son côté, « je suis un héros ». « - J'ai appris que tu suivais bien le Lycée flicite. » Encore un qui me parle de mes études ; j'étais sûr sur mes gardes. « - Je t'envoie dire à ton maître excuse. De toi, il entendra. C'est lui qui avait raison. Tu le lui diras, s'il te plaît, je compte sur toi. Tu te souviens, qu'il a acheté la maison pour moi. Tu étais là, tu te souviens. Heureusement, qu'il m'a forcé à accepter. J'ai eu juste d'installer le point d'eau. Je m'excuse. C'est lui qui avait raison, tu le lui diras. Surtout, n'oublie pas. » Mai secteur A n° 1 C'est le domicile de Zacharie Ntiriyica mais aussi le lieu de rassemblement de tous les cantonniers du ministère des Travaux Publics. Pour une meilleure répartition du matériel et des destinations pour le nettoyage des routes, des autres espaces urbains à plusieurs outils, pioches, pelles et des machettes étaient entreposés chez lui. Depuis des années, la distribution des outils de travail se déroulait ainsi. Certains cantonniers provenaient des environs. Son arrestation s'était organisée comme suit : Quelqu'un était venu expliquer aux voisins et à sa famille la ressemblance des machettes des cantonniers avec celles utilisées par les rebelles zaïrois dans les provinces de Bururi et de Makamba dans les derniers jours du mois d'avril et début mai 1972. Sa femme était comme « entrée en transes » s'était mise à tempêter en prenant à témoin les voisins. Zacharie, imperturbable et théâtral avait tempêté ses gesticulations par : « Femme, tais-toi. La machette [12] est un instrument aratoire ou agricole ». Du coup, l'attention s'est portée sur lui. Cette scène avait fait le tour du quartier. Ses fonctions passées au gouvernement et au parti UPRONA avaient été rappelées. Et, la désignation de « collusion avec les rebelles zaïrois » s'était fondée sur des observations et des ragots destinés d'avance à nuire, à coup sûr. Je ne sais pas quel jour Zacharie avait été arrêté (vraisemblablement, vers la fin du mois de mai 72.) Gilbert Ntiriyica disparaît en 1974. Après le constat d'accès à « nature », aussitôt, un gardien de la mémoire était venu me prévenir. - Gilbert n'est plus. D'habitude, c'est à « Dispersion ». Il m'avait dicté quelques recommandations à suivre notamment celle de ne pas aller me recueillir ni la famille Ntiriyica, ni l'église ni avec les autres adolescents du groupe d'âge. Plusieurs plans étaient prêts dans nous détruire à chaque occasion de rassemblement de toute nature. Mars 1993, message des « gardiens de la mémoire » De Zacharie Ntiriyica, il n'est resté dans l'esprit de plusieurs personnes que l'image de cette scène autour de la caisse de machettes. Lorsque la campagne électorale battait son plein en 1993, certains animateurs politiques Hutu [14] pouvaient déclarer en pleine connaissance totale de leurs précédents en politique : « Pauvres Hutu des années soixante, (certains) avec leurs femmes tutsi ! Que vouliez-vous qu'ils fussent là ? » Plusieurs indicateurs m'avaient été rappelés en février 1993. A cette date, l'un des chefs rebelles zaïrois qui s'ajournait à la prison en janvier 1972, résidait à Nairobi (Kenya). Il ne comprenait pas, tant d'années après, tout un questionnement sur la présence de Hutu aux côtés de ses hommes au moment de la progression sur les localités de Nyanza-Lac jusque près de Minago ou de Makamba à Bururi en direction de Gitega. Il n'avait jamais engagé de Hutu. Il avait travaillé pour le président Michel Micombero, c'est-à-dire que ce sont des personnes directes de son entourage qui l'avaient contacté à plusieurs reprises. Lors de son incarcération en janvier 1972, il se souvenait que Cyprien Mbonimpa [15] était venu le rencontrer en cellule. Le chef rebelle zaïrois affirmait que son expérience dans le maquis [16] contre le président J.D. Mobutu du Zaïre avait été sollicitée pour former les jeunes révolutionnaires Rwagasore (J.R.R.) [17]. Il avait précisé avoir rencontré cinq à six autres individualités remuantes de l'entourage direct du président M. Micombero et du parti UPRONA. Du côté officiel, diverses alliances et ententes entre le Mouvement Populaire de la Révolution (M.P.R.) du Zaïre et l'Union pour le Progrès National (UPRONA) [18] avaient permis aux citoyens zaïrois résidents au Burundi de posséder des cartes du parti UPRONA. Au cours des réunions hebdomadaires du parti unique à la fin des années 80, certains zaïrois avaient même demandé que faire, d'habitude, de ces cartes d'adhésion. Le plus intéressant, le chef rebelle était prêt à en parler en toute liberté. Il suffisait de se rendre à Nairobi (Kenya). J'avais amorcé des préparatifs de rencontre. Puis, je ne m'étais pas vu interviewer cette personne. Tout nous avait été raconté. C'est à l'écrit insupportables. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous laissons ce genre de souvenirs remonter à la surface. J'ai

vantaient autour d'un pot au cercle nautique de Bujumbura. Les « gardiens de la mémoire » ont parlé de la participation d'une coopération militaire égyptienne. (à) Ils ont aussi signalé un transit d'armes par la localité de Muyinga commerçant indien ou pakistanais. Enfin, une participation du Congo (dont j'ai oublié la nature) par le courant ou les sympathies communistes autour de Lissouba, président du Congo en 1993 au moment où toutes ces informations m'étaient rappelées. Quant aux Hutu blessés par balles, que plusieurs personnes avaient pu observer dans un des hôpitaux de la ville de Gitega la même période, sont des « Retrachés ». Ce sont des burundais qui ont cultivé la mémoire de la résistance aux raids esclavagistes. A chaque appel pour défendre ou sauver l'Entité (Burundi), ils présents. Souvent animistes, certains mémorisaient la Bible. Quelqu'un leur avait promis des armes qui ne sont pas venues. Dans cet hôpital, ils ont tenté d'expliquer aux personnes leur chevet leur mésaventure dans un kirundi pas très bien compris de tous. Ils sont tous morts « des suites de leurs blessures »... A compléter par les autres dépositaires. Parmi d'autres acteurs présents au cours du génocide de 1972, citons : (à!) Le soulèvement Hutu av lancé par les prédicateurs illuminés d'une église messianique qui prônaient « la révolution raciste » contre « les Tutsi. (à!) Il y a eu une curieuse coïncidence : Tandis que se produisaient ces tueries, j'ai appris par un ami proche de la présidence, qu'un laboratoire volant, un avion venu d'Europe avec tout un équipement de géologie commença au-dessus du Burundi, une campagne d'études systématiques de « scintillation » et d'évaluation de la présence du nickel dans un gisement métallique de vingt-cinq sur quinze kilomètres de larges. Ces études allaient se prolonger pendant deux mois. (à!) D'après Bertrand C. Bellaigue Le reportage : Toute une vie ailleurs. 2005 Editions Publibook. [19] Ils répondaient tranquillement : « Wewe wigira sindabibazwa, Urahumba. Na wewe uzobinonsona. » [20] Parmi les survivants descendants du « club des bûcherons » en 1972, la deuxième est Christine Bubiriza. En avril ou mai 1973 au Lycée Etoile des Montagnes (Ijenda), des mains malveillantes avaient posé délicatement un exemplaire de la Revue Ndongezi datant de mai 1972 où traînait la photo de son père accusé lui aussi, tort.